

Paul-Louis Kabasubabo Koni

**LES CALEBASSES
MAGIQUES**



Sommaire

Au cœur de l’Afrique.....	7
Le mariage de Ntambwe	9
Lorsque vint la sécheresse... ..	11
En quête d’une formule magique	12
Un génie maléfique	13
Pour délivrer le dieu de la pluie	15
Les calebasses magiques.....	20
Un homme trop orgueilleux.....	24
Deuil et héritage.....	26
Une difficile succession	28
La vengeance du génie.....	30
Un despote absolu.....	33
Nouvelle donne.....	38
Sous l’emprise du génie maléfique	40
Vantardises.....	42
Parcours croisés.....	46
L’étrange secret de Pili-pili.....	49
Les exigences de la coutume.....	50
Toujours l’ombre du génie maléfique	55
Un maléfice persistant.....	57
La fée n’a pas dit son dernier mot.....	62

Au cœur de l'Afrique...

... et à l'orée de la forêt équatoriale se trouvaient cinq villages issus d'un ancêtre commun et regroupés autour du village principal, bâti au centre même et à moins d'une journée de marche. Ce dernier, appelé aussi village mère, d'où étaient nés les quatre autres et à la tête duquel trônait le grand chef Kapepula (tamis), était dirigé par l'aîné de la famille ; les autres l'étaient par son cadet et trois autres membres de la famille, dont un cousin qui venait de marier sa fille au fils aîné de Kapepula. C'était donc pratiquement la même famille qui dirigeait les cinq villages.

Tout le monde vivait heureux, vaquant paisiblement à ses occupations habituelles : la chasse, la pêche et la cueillette des fruits sauvages pour les hommes, et la culture des champs de même que la récolte pour les femmes, à l'exception des noix et du vin de palme, confiés à des hommes attitrés des cinq villages. Les vieillards étaient très respectés et, le soir, on les voyait raconter aux jeunes les légendes du pays, autour d'un grand feu de bois. Les histoires se terminaient chaque fois par des leçons à tirer et la jeunesse grandissait en sagesse. Il n'y avait pas d'école, mais les vieux constituaient une bibliothèque vivante qui enseignaient les rudiments de la vie sous

forme de contes. Les enfants étaient contents d'apprendre des tas de choses sur la vie terrestre et ils le manifestaient d'ailleurs par des demandes renouvelées de précisions complémentaires.

Les demeures des chefs étaient bâties au milieu des villages, à côté d'un baobab sous lequel le chef tranchait les palabres. Non loin, sous un hangar, était abrité le tam-tam par lequel les villageois étaient tenus au courant des grandes décisions du chef et du collège des notables.

Les villages étaient toujours bâtis sur un plateau situé sur la hauteur d'une montagne, d'où l'on pouvait voir venir un étranger – ami ou ennemi. À l'extrémité du village se dressait la case du dieu protecteur, bâtie à côté d'un arbrisseau sur lequel était répandu le sang des animaux offerts en sacrifice aux mânes des ancêtres.

Des cours d'eau très poissonneux coulaient dans les vallées et, non loin des champs, s'étendait la forêt équatoriale avec ses variétés d'animaux, d'oiseaux, de papillons, d'insectes, de reptiles et d'arbres sur lesquels jouaient des singes sautant d'une branche à l'autre. Il arrivait même qu'un éléphant solitaire déambule dans l'allée principale du village. Personne n'osait l'attaquer dans le village même mais, après son passage, les villageois se mettaient à le pister et à le chasser avec force flèches, lances et machettes. Un

éléphant mort, cela représentait des tonnes de viande pour le village, sans compter ses défenses d'ivoire revenant d'office au chef. C'était aussi l'occasion d'organiser une grande fête, à laquelle étaient invités les autres villages et qui permettait même aux jeunes de mieux se connaître, en vue d'éventuels mariages.

Le mariage de Ntambwe

Pour bien marquer les liens de parenté entre ses vassaux et lui, le grand chef Kapepula tint à marier son fils aîné, Ntambwe, avec la fille d'un autre chef, un de ses cousins. La fille était très belle, peut-être la plus belle des cinq villages. Bien que sa beauté resplendît et frappât toute personne la regardant, elle était fort timide, sans doute en raison de son jeune âge. Celui-ci devait plutôt approcher de celui du fils cadet, Nkashama.

Sa dot était constituée de vêtements pour les parents, de dix chèvres, dix canards et dix poules, de sel, de farine de manioc, d'huile de palme, de croisettes en cuivre et de boissons : vin de palme et « lotoko » (eau-de-vie indigène).

Le mariage eut lieu et les villageois et villageoises trouvèrent là l'occasion de faire la fête toute la nuit, buvant, mangeant et dansant. La fête était grandiose.

Pendant ce temps, les époux s'éclipsèrent pour consommer le mariage qui venait d'être célébré selon les coutumes. Vierge était l'épouse, ce qui était très important pour le mari qui tenait à faire preuve de sa virilité. Le coq – triomphateur et dominateur – prenait possession de sa poule, élevée à toujours être docile et soumise à son maître – le mari.

Le devoir conjugal consommé, Ntambwe sortit pour clamer son cocorico, laissant à l'humble épouse le soin de mettre de l'ordre dans la chambre. Il était fier de son exploit et tenait à ce que cela se sache ; c'était bien là son vrai caractère de vantard et de dominateur. L'épouse, bien que meurtrie, tenait aussi à montrer à son maître son obéissance à ses ordres. Telle était la situation à cette époque : le mari, le maître et l'épouse, l'esclave.

Nkashama, le frère cadet, se révoltait contre cette conception de choses, mais il ne pouvait rien contre la toute-puissance de la coutume. C'était ainsi que cela se passait et tout le monde devait s'y plier.

Après neuf mois, l'épouse accoucha d'un beau garçon, Ntambwe Junior, fierté du papa et de tout le village.

Lorsque vint la sécheresse...

Un jour vint la sécheresse, qui semblait vouloir établir sa demeure dans la région : plus une goutte de pluie, avec toutes les conséquences néfastes qu'une telle situation peut engendrer. Cela dura tellement longtemps que les rivières et cours d'eau commencèrent à se tarir, provoquant non seulement un manque de poissons mais aussi d'eau, que ce soit pour boire ou se baigner ; les plantations et les champs se mirent à jaunir puis à sécher, prélude à un manque de nourriture ; les arbres de la forêt manquèrent d'eau au point de ne plus produire de fruits sauvages, provoquant une pénurie de fruits et l'exode des animaux sauvages de toutes espèces qui fuyaient la région devenue désertique ; les animaux de basse-cour maigrèrent à vue d'œil, grattant vainement le sol à la recherche de quelque chose à picorer ; quant aux villageois, ils se mirent à creuser des puits. On n'avait jamais connu ni vécu une telle situation. Que faire ? « *Tuta kufa* » (nous allons mourir)...

Heureusement, la sagesse du grand chef Kapepula l'avait conduit à préconiser, dans chaque village, la construction de huttes devant servir de réserves du surplus des produits de champs, pour d'éventuelles périodes de disette. Cette réserve allait les sauver,

mais il fallait organiser un rationnement. La viande fraîche manquait mais au moins personne ne pensait au cannibalisme, comme furent obligés d'agir des matelots lorsque les vivres vinrent à manquer : « ... On tira z'à la courte paille pour savoir qui serait mangé... » Dans le groupement du chef Kapepula, on était loin de penser à sacrifier les plus jeunes, l'avenir des villages.

En quête d'une formule magique

Le grand chef Kapepula convoqua une grande réunion des chefs accompagnés de leurs notables et féticheurs. Il fallait trouver la cause d'une sécheresse d'une telle envergure. Les notables avaient beau se creuser les méninges, ils n'arrivaient pas à trouver une solution. Les féticheurs se réunirent à leur tour et rivalisèrent d'incantations pour trouver non seulement la cause de la sécheresse mais aussi la formule magique qui amènerait à nouveau la pluie sur la région. Ils furent mis à contribution : deux semaines de jeûne et d'incantations. Ils invoquaient les esprits des morts « *nuenu ba nkambo betu bonso* » (vous, tous nos ancêtres morts), à l'exception d'un seul qui suppliait directement « Mvidi Mukulu » (Dieu l'Éternel) de sauver les villages. Des poules et

des coqs furent égorgés et leur sang répandu sur l'arbrisseau des ancêtres pour obtenir leur bienveillance.

Mvidi Mukulu finit par accéder à la supplique du dernier féticheur et il lui apprit en songe la cause de la sécheresse. C'était l'œuvre d'un génie maléfique, qui venait de s'établir dans la région. Il était parvenu – par ruse – à capturer le dieu de la pluie, le retenant prisonnier dans son domaine. Tant que celui-ci demeurerait prisonnier, la région ne connaîtrait plus de pluie. Il fallait à tout prix parvenir à le délivrer, pour que la région connaisse à nouveau les bienfaits de la pluie.

Ce génie avait établi sa demeure sur le plateau d'une très haute colline dont le sommet était en permanence couvert de nuages qui interdisaient à quiconque ou à tout intrus d'apercevoir son domaine. Aucun être humain n'avait jusqu'alors foulé ce domaine, et pour cause : cette région, disait la rumeur, était hantée et la personne qui osait s'y aventurer n'en revenait plus.

Un génie maléfique

Parcourant le monde à la recherche d'un endroit paradisiaque où il pourrait établir son domaine, ce

génie maléfique avait arrêté son choix sur le sommet d'une très haute colline située au centre de l'Afrique et protégée, par ailleurs, par des nuages et des gorilles de montagne qu'il pouvait aisément domestiquer et dresser pour la défense de son domaine. D'autre part, sa demeure se trouvait entourée d'une végétation qui regorgeait d'arbres fruitiers et d'animaux, d'oiseaux, d'insectes de toute nature. Le climat était tempéré, alors qu'au bas de la montagne, il était torride et humide.

Le génie s'y installa, rassemblant dans le domaine toutes les richesses minières de l'Afrique centrale, privant ainsi les vrais propriétaires de leurs ressources minières. Et, comme si cela ne suffisait pas, il résolut de priver encore les environs des bienfaits de la pluie. Pour y parvenir, il fallait qu'il arrive à se saisir du dieu de la pluie. Il invita donc ce dernier à visiter son domaine et lui offrit des mets dont seul lui détenait le secret. Il en profita pour verser dans le plat du dieu de la pluie un puissant somnifère. Celui-ci tomba de sommeil pour se retrouver enfermé dans une geôle. Il regrettait de s'être laissé berné comme un petit enfant – regrets malheureusement tardifs.

Le domaine était aussi entouré d'un lac artificiel très poissonneux qui retenait toutes les eaux de pluie et les sources d'eau des rivières, ne laissant filtrer

aucune goutte d'eau. C'était voulu, pour faire périr tous ceux qui ne faisaient pas partie du domaine. Le lac pullulait d'hippopotames chargés d'écrabouiller tout être qui oserait y pénétrer. Pour atteindre la région concernée, cela demandait au moins une semaine et demie de marche. Comment s'était formé un si grand lac à une telle hauteur ? C'était encore l'œuvre du puissant mauvais génie qui avait su retenir les eaux de pluie qui ne pouvaient plus se déverser dans les cours d'eau et rivières baignant la région des cinq villages.

Pour délivrer le dieu de la pluie

Le grand chef Kapepula convoqua à nouveau une réunion urgente du grand conseil des notables. La décision fut prise d'organiser une rotation de guerriers qui se rendraient sur les hauteurs de la région hantée, par équipes de deux, pour secourir et délivrer le dieu de la pluie. C'était le seul et unique moyen de faire revenir la prospérité dans les villages. Les guerriers seraient protégés contre les mauvais esprits par des amulettes délivrées par les féticheurs. Une pirogue spécialement construite devrait être transportée sur place par une équipe de vaillants guerriers, dûment munis des amulettes pour se

protéger. Le lac de la région hantée n'ayant plus aucune liaison avec les rivières, c'est transportée sur les têtes que la pirogue arriva enfin à destination au bord du lac, après quelque deux semaines de marche dans la peine et la souffrance.

On devait maintenant procéder à la désignation de guerriers volontaires pour traverser le lac et délivrer le prisonnier. Deux volontaires se présentèrent comme « nageurs très expérimentés » pouvant atteindre l'île à la nage, sans attendre que sèche le bois avec lequel avait été fabriquée la pirogue. Les féticheurs qui dirigeaient l'expédition invoquèrent les esprits des ancêtres « *nu twakuila kudi Mvidi Mukulu* » (intervenez pour nous auprès du dieu). Les ancêtres – d'après eux – acceptèrent la proposition ; toutefois, les guerriers devaient se munir d'amulettes supplémentaires pour leur protection.

Les deux guerriers, portant au cou les amulettes de protection, furent enduits d'huile et d'une potion magique qui devait les rendre invisibles des hippopotames. L'expédition eut lieu de nuit, une nuit opaque sans clair de lune. Après trois jours de nage, les nageurs devaient atteindre la rive et y allumer un feu, signe convenu de la réussite de leur mission.

En scrutant le lac, on ne pouvait rien apercevoir mais l'on pouvait percevoir le bruit de la nage des

deux nageurs qui n'était interrompue par aucun hippopotame ; ceux-ci devaient plutôt être emportés par le sommeil. Aux premières lueurs du jour, les deux nageurs se sentirent essoufflés d'avoir nagé toute la nuit. Ils crurent un moment se cramponner à deux troncs d'arbres morts, en réalité le dos de deux hippopotames qui s'éveillèrent et étrillèrent les deux malheureux.

Trois jours puis quatre puis cinq passèrent sans aucun signal, ce qui présageait que les nageurs, pour une cause encore inconnue, n'avaient pu atteindre la rive. Il fallait songer à organiser une deuxième expédition.

Cette fois, les guerriers désignés utiliseraient la pirogue. L'expédition eut lieu de nuit – comme la précédente. Les féticheurs invoquèrent les esprits pour leur demander de protéger les expéditionnaires. Ceux-ci se munirent d'amulettes et furent enduits d'eau et d'huile devant les protéger durant l'accomplissement de leur mission. Ils s'installèrent dans la pirogue qui se mit à voguer silencieusement pour ne pas attirer l'attention des hippopotames. Ceux qui étaient restés sur le rivage retenaient leur souffle, invoquant les esprits pour la réussite de la mission. Après les trois jours convenus, ils se mirent à scruter la rive, remerciant même les esprits de la réussite probable de la mission. Tout à coup, cette

illusion s'envola en fumée quand quelqu'un aperçut la pirogue qui dérivait sans ses occupants. Avaient-ils réussi leur mission ? Pas de signe de feu ni de fumée équivalait plutôt à un échec.

Fallait-il renoncer à la mission ? Ce serait condamner les villages à la perte, sans compter les railleries des féticheurs restés au village. Une troisième expédition devait donc être organisée, à la seule différence qu'au lieu de deux, le nombre d'expéditionnaires serait porté à trois. Chose dite, chose faite. L'expédition eut lieu de nuit, après de multiples incantations, mais malheureusement elle se déroula comme la deuxième : ni feu ni fumée mais pirogue à la dérive.

Une quatrième expédition devait inévitablement être organisée mais les volontaires ne se manifestaient plus. Comment, dès lors, les désigner ? Il fallut recourir à un système de désignation ou plutôt à un tirage au sort que tous les anciens devaient bien se rappeler : « *Fi kon fi kon kon, koko maleke...*¹ » : le dernier sur qui se terminait la chanson était désigné d'office. Quatre expéditionnaires furent ainsi désignés. Les incantations durèrent toute la journée

¹ Il s'agit d'une comptine de tirage au sort : chaque mot désignait une personne. Le dernier sur qui tombait le mot final était désigné d'office. Les paroles mêmes n'avaient aucune signification.

et, la nuit, ils embarquèrent dans la pirogue, encouragés par les autres guerriers. Trois jours s'écoulèrent avant que ne fût aperçue la pirogue à la dérive. La frayeur et le découragement eurent raison de la bravoure des vaillants guerriers, au point qu'il y eut même des désertions et bon nombre de malades imaginaires.

Malgré tout, la décision fut prise d'organiser une dernière et ultime tentative avec cinq guerriers, qu'on eut vraiment peine à désigner. Cette tentative échoua comme les précédentes et chacun regagna le village, tout penaud. Mvidi Mukulu avait abandonné les guerriers parce que, au lieu de persévérer en sa croyance, ils s'étaient servis d'amulettes qui n'avaient aucun lien avec lui.

À leur retour, tout le village se découragea et certaines femmes se mirent à pleurer : les unes, la perte de leurs époux guerriers et les autres, se demandant ce que le village allait devenir. Le gong annonça la nouvelle aux quatre autres villages. Le découragement était total et l'avenir s'annonçait sombre.

Les Calebasses Magiques

Le chef de village Kapepula, on s'en souvient, avait deux fils : l'aîné, Ntambwe (lion), avait la force du lion et c'était celui sur qui il fondait tous ses espoirs de le voir un jour prendre sa succession ; mais Ntambwe avait le vilain défaut d'être orgueilleux, dédaigneux et trop imbu de lui-même ; tandis que le cadet – du nom de Nkashama (léopard) –, de corpulence chétive, avait bon cœur et n'aimait pas voir la souffrance dans les regards de ses concitoyens. Ce dernier fut donc très affecté par le découragement qui gagnait les villages entiers.

Après une nuit de réflexion et de prière, il se décida à affronter seul – avec l'appui et la bénédiction de son Mvidi Mukulu – la mission que n'avaient pu réussir de vaillants guerriers. Combat très risqué, comme le fut celui du petit David face au grand Goliath. Sans dire un mot à personne sauf à son père, il se mit en route très tôt le matin, invoquant sans cesse durant tout le trajet le puissant « Mvidi Mukulu » en qui il avait entière confiance, et non les nombreux fétiches du village. Il ne cessait de le supplier : « *Mfumu utufwile luse* », « *Mokonzi yoka biso marwa* » « *Bwana utuhurumie* » (roi, ayez pitié de nous). Sa prière était sincère et son cœur droit et pur.

Aussi, Mvidi Mukulu l'accepta et promit de lui venir en aide et de sauver les villages.

Un jour, avant d'atteindre le rivage du lac, Nkashama croisa sur sa route une vieille femme ayant sans doute la lèpre – elle avait tout le corps couvert de plaies et de pustules – qui le supplia de lui venir en aide et de l'aider à nettoyer ses plaies. Elles dégageaient une odeur nauséabonde. Il hésita une fraction de seconde, mais son bon cœur le poussa à accéder à la demande. « Si c'était Mvidi Mukulu qui l'avait mise sur ma route ! » se dit-il. Il s'approcha de la malade et se mit à l'aider à nettoyer ses plaies, utilisant même sa langue et sa salive pour suppléer au manque d'eau dans le voisinage.

Quand tout fut terminé, la vieille femme se révéla être en réalité une fée envoyée par Mvidi Mukulu qui voulait tester la loyauté de Nkashama, avant de lui venir en aide pour réussir sa mission. Il ne se trouvait plus en face d'une vieille lépreuse mais d'une belle femme toute vêtue de blanc. Elle le remercia, lui recommandant de demeurer toujours secourable envers les déshérités des villages. Elle lui remit cinq calebasses magiques contenant :

- les deux premières, une substance provenant d'une herbe dont raffolaient les hippopotames ;
- la troisième, des abeilles agressives ;

- les deux dernières, une substance pouvant rendre un être invisible.

Elle lui montra comment les utiliser et en quelles circonstances, lui souhaitant pleine réussite dans sa noble mission. Les villages seraient sauvés grâce à son bon cœur.

Le chétif Nkashama se remit en route, non sans avoir remercié la fée et Mvidi Mukulu qui la lui avait envoyée. Il atteignit le rivage du lac dans la journée du lendemain. Il brisa la calebasse contenant la substance adorée des hippopotames, qu'il répandit dans le lac. Elle se multiplia aussitôt, formant une ligne droite jusqu'au rivage opposé. Les mammifères, attirés par le produit, se ruèrent sur celui-ci, formant sans le savoir deux rangées jusqu'au rivage de l'île. La route ainsi tracée, Nkashama n'eut plus qu'à la parcourir à toute vitesse. Les hippopotames, tout préoccupés à manger la substance rare dont ils raffolaient, ne virent ni ne sentirent les pas d'un poids plume qui marchait sur leur dos. C'est ainsi que Nkashama atteignit la rive de l'île.

Un autre danger l'y attendait : les gorilles. Il se pressa d'ouvrir la calebasse remplie d'abeilles, qui se multiplièrent et s'attaquèrent aux gorilles. Ceux-ci ne

trouvèrent le salut que dans la fuite, laissant libre la voie menant au domaine du génie maléfique.

Arrivé près du domaine, notre héros brisa la calebasse le rendant invisible. Le génie maléfique sentit la présence d'un être humain, sans parvenir à le voir ni à l'atteindre. Nkashama put ainsi entrer dans le domaine et arriver jusque dans la geôle où se trouvait prisonnier le dieu de la pluie. Avec la quatrième calebasse, il le rendit invisible, le délivrant de ce fait. Par ailleurs, le domaine était une vraie caverne d'Ali Baba contenant des richesses incommensurables. Avant de repartir, Nkashama choisit celles qui pouvaient rendre immédiatement riches son père et tous les villageois. Son bon cœur le poussait à ne pas penser à lui-même mais à tous les villageois et à leur chef.

Devenus invisibles, le dieu de la pluie et Nkashama purent sortir du domaine et atteindre sans encombre la rive de l'île. Le jeune homme ouvrit la dernière calebasse contenant la nourriture adorée des hippopotames qui s'y jetèrent, encore une fois, ne se préoccupant pas des pas légers de Nkashama et de son compagnon.

Le dieu de la pluie préféra alors demeurer invisible pour ne plus être exposé à être capturé et ainsi mieux dispenser ses faveurs. Il est d'ailleurs demeuré invisible jusqu'à nos jours et plus personne ne peut

plus le voir. Il promit que jamais plus les villages ne manqueraient de pluie. Le jour même, ceux-ci furent abondamment arrosés et le lac artificiel créé par le génie maléfique perdit les protections de retenue des eaux, qui se répandirent à nouveau dans les rivières.

Un homme trop orgueilleux

Le chef Kapepula devina que son fils avait réussi là où de vaillants guerriers, sous la conduite des féticheurs, avaient échoué lamentablement. Il réunit les notables puis les villageois pour les mettre au courant de l'exploit accompli par son fils cadet. Aussi, quand ce dernier atteignit le village, il fut accueilli triomphalement, en vrai héros. Il raconta les péripéties de son odyssée et remit à son père les richesses rapportées, lui faisant part de la promesse solennelle faite par le dieu de la pluie. Les eaux du lac avaient trouvé les déversoirs pour alimenter à nouveau les sources des cours d'eau. La région redevint très prospère avec ses champs florissant, ses rivières redevenues poissonneuses, ses forêts à nouveau fréquentées par une multitude d'animaux sauvages et d'oiseaux... et tout cela, grâce à l'exploit de Nkashama.

Tout le monde semblait heureux, à l'exception d'un seul, Ntambwe. Son amour-propre en pâtissait. Il ne digérait pas que son petit frère ait pu accomplir un acte le rendant plus célèbre que lui. Il devait absolument faire mieux et rapporter plus de richesses encore. Le projet était trop audacieux et présentait trop de risques. Son épouse le supplia de ne pas le réaliser et de penser plutôt à leur bébé qui venait de naître. Mais l'orgueil l'emporta sur les sages conseils de sa femme. Son père intervint même sans succès, car le jeune homme ne pouvait digérer que son cadet ait pu réaliser un exploit que lui, grand frère, ne soit pas en mesure d'accomplir.

Il se mit en route et croisa la vieille lépreuse. Malgré les recommandations de son cadet, il s'écarta d'elle avec dédain, la chassant même. Il arriva aux rives du lac, se disant qu'il marcherait sur le dos des hippopotames, même en zigzaguant, et finirait pour sûr par atteindre l'île. Au début, la chance sembla être avec lui, quand tout à coup l'écart entre les groupes d'hippopotames devint trop grand, l'obligeant à plonger dans l'eau pour atteindre le groupe suivant. Cela lui fut fatal : les hippopotames se réveillèrent et écrasèrent l'inconnu qui avait osé s'aventurer dans leur repaire.

Deuil et héritage

Le père ainsi que l'épouse et mère attendirent vainement Ntambwe. Chaque jour, ils guettaient la route dans l'espoir de le voir surgir. Mais hélas ! il ne revint jamais. Après deux mois de vaine attente, ils furent obligés d'admettre sa mort.

Le deuil fut organisé dans le groupement et l'espoir de la succession du chef ne reposa plus que sur le jeune Nkashama. Il hérita, selon la coutume, de la femme et du bébé de son grand frère. Sa modestie, sa générosité et son discernement du bien et du mal furent incontestablement reconnus par tous les villages. Aussi, à la mort de son père, il fut choisi unanimement comme chef de groupement.

Ces évènements imprévisibles allaient bouleverser sa vie familiale. Sa nouvelle épouse était habituée à considérer le mari comme son maître. Elle s'était mise à la disposition de son nouvel époux, alors que celui-ci – par respect et considération envers son frère défunt – n'osait ni la toucher ni prendre possession d'elle. « Je suis à ton service et tes désirs sont pour moi des ordres » ne cessait de lui répéter la jeune femme. Finalement, il finit par succomber au charme, à la beauté et à la gentillesse de sa nouvelle

épouse. Mais il accepta de la considérer comme une épouse compagne et non en épouse esclave. À l'étonnement de la femme – habituée à des commandements du genre « Sésame ouvre-toi² » –, il s'établit entre eux une relation vraiment plus amoureuse qu'amicale, d'autant plus qu'ils étaient à peu près du même âge. L'amour – le véritable amour – s'empara d'eux et les unit bientôt. La femme, traitée avec délicatesse, se donna entièrement à son nouveau mari. C'est ainsi qu'ils eurent trois enfants ce qui, avec celui du défunt mari, portait leur nombre à quatre : deux garçons, dont l'un était le fils du défunt, et deux filles.

Les enfants grandissaient sous l'œil bienveillant des parents ; mais c'était sans compter sur le caractère de Ntambwe Junior qui, à mesure qu'il grandissait, révélait celui inné de son défunt père. Les parents le regrettaient et faisaient tout pour essayer de le redresser. Peine perdue. Il se montrait intraitable et arrogant envers son frère et ses sœurs et même envers d'autres garçons de son âge. Sa maman en pleurait même. Que deviendrait-il quand il atteindrait l'âge d'un homme ?

² Voir Ali Baba et les Quarante voleurs.

Une difficile succession

Le groupement devint si grand qu'il fallut créer deux nouveaux villages, toujours dirigés par la même famille. Les villageois étaient vraiment heureux d'être dirigés et menés par un chef droit et simple dans toutes les décisions qu'il prenait et faisait appliquer d'ailleurs par la persuasion.

Malheureusement, sur terre, tout a une fin. Nkashama devint tellement vieux qu'il s'éteignit un jour. Son épouse ne put supporter cette séparation, tant ces deux êtres s'aimaient follement. Le lendemain de sa mort, son épouse le rejoignit dans la tombe. La mort les avait emportés tous les deux.

Durant tout un mois, les sept villages organisèrent le deuil : les villageois ne mangeaient qu'une fois par jour et encore, seulement la nuit, tout le peuple dormait à même le sol, pendant que les femmes s'arrachaient les cheveux et pleuraient de douleur, le visage enduit de cendre. Tour à tour, les habitants des villages venaient se relayer pour se recueillir devant les dépouilles mortelles. La technique de l'embaumement n'était pas connue et l'on pensa plutôt à enfumer les corps. Pendant une semaine, les corps furent encore visibles, permettant aux villageois de se recueillir devant eux. Puis ce fut

l'enterrement des corps, couverts de peaux de léopard. Le deuil dura un mois.

Après ce délai, les notables se réunirent en grand conseil pour élire le nouveau chef de groupement : ce fut le fils aîné, qui n'était autre que Ntambwe Junior. Son intronisation fut grandiose. Il était revêtu de peaux de lion et de léopard. Ce fut aussi l'occasion pour le peuple de manger et de boire pendant toute la nuit. Des danseurs et des danseuses se relayaient autour d'un grand feu de bois pour agrémenter la fête.

Durant la première année de son règne, Ntambwe se montra fort attentionné, de manière à faire oublier la mémoire de ses parents. Si un malheur survenait dans un village, il se rendait immédiatement sur place pour consoler la ou les familles éprouvées. Il était toujours aimable et souriant, et les villageois se réjouissaient de leur choix.

À partir de la deuxième année, son vrai caractère reprit le dessus. L'esprit du génie maléfique trouva en lui un terrain fertile... pour se venger d'une population qui avait festoyé à la nouvelle de sa mort. Ce n'était plus le même homme, aimable et jovial. Il se montrait de plus en plus intraitable dans l'accomplissement de ses fonctions et ne supportait aucun conseil, fût-ce même de son frère cadet.

La vengeance du génie

Le génie maléfique devint plus puissant à sa mort que de son vivant. Lui-même ne s’y attendait pas, pas plus que les habitants des villages. Son esprit pouvait survoler toute l’Afrique, tout en restant invisible. Il pensa d’abord à sanctionner celui qui était à la base de sa mort : le chef Nkashama. Ce dernier l’avait roulé en délivrant le dieu de la pluie, permettant à celui-ci de le faire périr. Sans doute regrettait-il sa vie terrestre ? Seulement le chef Nkashama était protégé par la fée – envoyée de Mvidi Mukulu. Le génie se transforma en boule de feu, pour apparaître vers minuit dans la chambre à coucher de Nkashama. Il voulait sans doute le brûler vif ou le faire périr dans l’incendie de sa hutte. Il n’eut pas le temps de mettre son projet à exécution : la fée apparut et, de sa baguette magique, elle fit disparaître la boule de feu. Nkashama, qui dormait paisiblement, ne put s’en apercevoir ni s’en rendre compte, si ce n’est en songe. Il se réveilla le matin et fouilla partout pour retrouver des traces de son rêve mais il ne vit rien. Le génie maléfique n’avait donc pas pu l’atteindre.

Il se tourna et chercha vainement le dieu de la pluie devenu invisible et ne put le trouver.

Il pensa alors à punir les villageois. Ceux-ci avaient tenté de délivrer le dieu de la pluie et, bien que

n'ayant pas réussi leur exploit, ils avaient manifesté leur joie à sa délivrance. Puisque le dieu de la pluie était parvenu à l'éliminer de la terre et à le faire périr par la foudre, c'est par la même stratégie qu'il essaierait de punir les villageois, particulièrement les membres de la famille de Nkashama.

Son esprit entra dans le corps d'un féticheur qui se sentait lésé d'être considéré comme féticheur de seconde main et par conséquent d'être de moins en moins consulté. Il lui conseilla de faire périr les membres de la famille de Nkashama, en usant de la même tactique. Pour ce faire, il devait s'installer sur une colline avec un tambourin, psalmodier et faire des incantations à l'adresse du génie maléfique. Le ciel s'assombrit et la foudre tonna. Mais au lieu d'atteindre son objectif, c'est sur le féticheur même que la foudre tomba, le faisant périr. La fée veillait sur la famille de Nkashama.

Le génie fit alors une deuxième tentative : il parvint à faire pleuvoir abondamment et en continu sur la contrée, espérant noyer toutes les cultures. Mvidi Mukulu fit briller dans le ciel « *mwanza kongolo* » (arc-en-ciel) – signe de son alliance avec les humains depuis le temps de Noé. La pluie cessa et le soleil reparut, avec ses rayons ardents qui firent sécher les eaux de pluie. Mvidi Mukulu avait promis

que plus jamais une telle calamité n'atteindrait la terre.

Sans se décourager, le génie était toujours déterminé à punir les villageois, sans s'imaginer qu'ils bénéficiaient toujours de la protection de la fée. Celle-ci prévoyait toujours les projets du génie ; ainsi, elle prévenait chaque fois son protégé Nkashama, de manière à transformer les maléfices en bénéfiques pour les villages.

De cette manière, elle prévint Nkashama de ce que tous les villageois devaient se munir de gourdins et de branches de palmier pour abattre le plus possible de « *mikumbi* » (sauterelles migratrices), qui constitueraient un supplément de nourriture. Un jour, le ciel s'obscurcit d'une nuée de sauterelles qui allaient ravager les cultures et toutes les feuilles des arbres, particulièrement les fruitiers. Les villageois – qui étaient prévenus – se ruèrent sur les sauterelles avant qu'elles ne causent un quelconque désastre. Le groupement put organiser une chasse à la sauterelle et éviter la disette – la transformant plutôt en supplément de nourriture. Les enfants s'en donnaient d'ailleurs à cœur joie. Depuis, les « *mikumbi* », appelées aussi « *sosomane* » dans presque toutes les régions, sont abattues pour servir de nourriture et les enfants s'en sont fait leur partie de chasse, les poursuivant dans tous les coins et recoins.

L'ombre du génie maléfique ne s'avouait toujours pas vaincue et songeait à provoquer une autre catastrophe. Les huttes des villages furent envahies par de gros rats, communément appelés « *mpuku wa panga* », venus d'on ne sait où. Les habitants – toujours prévenus par la fée – leur firent à nouveau la chasse. C'était de la viande qui leur tombait du ciel. Le génie maléfique changea de tactique : les rats allaient plutôt déterrer et manger tous les tubercules dans les champs. Hommes, femmes et enfants en firent de nouveau leur partie de chasse jusqu'à ce que les champs en soient définitivement débarrassés. Le désastre prévu ne survint pas et fut même bénéfique pour le groupement.

Le génie, toujours enclin à faire du mal, ne se découragea pas. Il ruminait déjà une vengeance par personne interposée : en la personne de Ntambwe Junior. Son orgueil, sa vanité et sa soif de pouvoir allaient faciliter son projet.

Un despote absolu

Son pouvoir affermi et reconnu par l'ensemble des villages, Ntambwe Junior décida souverainement de se proclamer roi, le poste de chef de groupement devant revenir à son jeune frère. Il proclama aussi

que le peuple devait s'agenouiller devant lui, sur son passage, lorsqu'il était transporté en « *tipoyi* ». Le souverain décida ensuite que, lors de ses passages, le peuple devait non seulement s'agenouiller d'une seule jambe mais tendre les mains vers lui, de manière que sa salive ou ses crachats ne touchent pas le sol et atterrissent dans les mains tendues.

Il était devenu un vrai despote. Nkashama Junior en souffrait, d'autant plus que son grand frère n'acceptait en aucun cas un conseil venant de lui.

Mais ce n'était pas encore suffisant pour le nouveau roi. Quand il accordait des audiences, le peuple devait s'agenouiller et battre les mains, avant de lui adresser la parole. Personne ne pouvait discuter ses décisions et toute personne osant le faire s'exposait à des sanctions pouvant aller jusqu'à la pendaison.

Le génie maléfique jubilait, cette fois. Il avait trouvé en Ntambwe Junior un fervent disciple, par qui il allait peaufiner sa vengeance envers les villageois.

Le tyran organisa une armée forte, capable de s'attaquer éventuellement aux villages environnants, si réellement il en existait. Il lui fallait donc s'en assurer en explorant l'au-delà de la forêt équatoriale. Il créa un corps d'espions chargés de cette besogne.

Jusque-là, personne ne s'était jamais aventuré dans les profondeurs de la forêt. Il voulait tout savoir, notamment s'il existait d'autres tribus que les siennes. Il rêvait déjà d'assouvir sa folie des grandeurs : organiser des razzias sur ces villages, capturer des hommes valides pour en faire ses esclaves, des jeunes filles pour grossir son harem et agrandir la royauté pour en faire un empire.

Des espions entreprirent de fouiller la forêt. Un jour, ils y capturèrent un homme qui poursuivait une antilope blessée par une de ses flèches. Ils ne parvinrent pas à comprendre son langage, pas plus que l'inconnu ne saisissait le leur. Ils l'amènèrent au roi qui ne put pas non plus comprendre sa langue. Il le confia alors à l'un de ses hommes de confiance, lui recommandant de traiter le prisonnier avec bienveillance pour essayer de lui soutirer des renseignements afin de tout connaître sur son village, ses habitants et surtout l'existence d'hommes valides et de jeunes filles.

Patiemment et au moyen de gestes, le conseiller finit par lui soutirer les vers du nez et apprit qu'il existait d'autres villages dans la savane située après la grande forêt. Des espions furent envoyés pour vérifier les dires de l'inconnu sur la situation de ces villages et leurs forces constituées d'hommes valides. Les renseignements rapportés permirent au roi

d'attaquer les villages environnants les uns après les autres. Pour ne pas connaître le sort des villages incendiés, chaque chef et les habitants devaient faire allégeance et payer tribut, reconnaissant de ce fait leur nouveau roi.

La renommée du roi Ntambwe circula dans toute l'Afrique centrale et, quand commença l'esclavagisme des Arabes, plusieurs villageois vinrent de loin pour solliciter sa protection et en même temps reconnaître sa royauté. Celle-ci atteignit les limites d'un empire et il fut obligé par les circonstances de construire plusieurs palais royaux – des relais – dans des endroits éloignés l'un de l'autre.

Le nombre de ses esclaves et de ses femmes devint si grand que Ntambwe se fit construire, hors du groupement, un nouveau village comprenant un palais royal et de petites huttes pour chacune des femmes. Il se plaisait à aller d'une hutte à l'autre, dans un village construit suivant sa conception et où aucun homme ne pouvait pénétrer ou résider. Des gardes étaient affectés à la surveillance et gare au don juan qui aurait tenté d'y pénétrer.

D'autre part, le village royal était riche et prospère, regorgeant de champs à perte de vue et d'une grande variété d'élevages : moutons, chèvres, cochons, poules, canards, pigeons... La main-d'œuvre

ne manquait vraiment pas, le nombre d'esclaves grossissant de jour en jour.

Ntambwe se vit même obligé de construire un deuxième village royal – conçu de la même façon que le premier – à l'orée de la savane, suivi plus tard par un autre pour mieux contrôler les villages qui se mettaient sous sa protection. Les frontières de son empire devaient aussi être gardées par des hommes armés devant décourager tout agresseur. Pour parcourir son empire, il organisa un corps d'hommes vigoureux, chargés de le porter en « *tipoyi* » même sur une petite distance.

Ntambwe devint le maître incontesté de la région agrandie. Il décidait souverainement et le Grand Conseil ne fut plus qu'une courroie de transmission des décisions qu'il prenait. Personne ne pouvait le contredire ou le conseiller. Quand il rentrait dans un de ses villages royaux, toutes ses épouses se rassemblaient pour accueillir leur maître, lui permettant ainsi d'en faire chaque fois le choix de ses favorites, d'autant plus que de nouvelles figures ne cessaient d'intégrer son harem.

Jusqu'où irait sa folie des grandeurs ?

Heureusement, l'arrivée des colonisateurs, des missionnaires et des commerçants étrangers allait changer la face de la région et de l'Afrique entière.

Nouvelle donne

La conférence de Berlin – en 1885 – venait de décider de partager l’Afrique en colonies, soi-disant pour une meilleure colonisation. Pour mieux pénétrer les coins reculés de l’Afrique, elle dut reconnaître et même s’appuyer sur le pouvoir coutumier des chefs de groupements et du roi Ntambwe, avant de parvenir à réunir les villages en circonscriptions indigènes, en « secteurs ». Par la suite, on groupa les secteurs en zones, les zones en territoires, les territoires en districts, les districts en provinces et les provinces en un pays, considéré alors comme « colonie ».

Ces subdivisions territoriales – ajoutées à l’amélioration des modes de transport – permirent aux villageois de se fréquenter et même de fraterniser, en créant des marchés tantôt dans l’un, tantôt dans l’autre des villages. Le monde s’ouvrait enfin et les villageois eurent une autre vision de ce qu’il était en réalité. Il n’était donc pas limité à leurs seuls villages ou régions comme ils le croyaient.

Les nouveaux maîtres étaient des hommes blancs, comme les « *Tshitoka toka*³ ». Ils créèrent la Force

³ Nom donné aux albinos ; il veut dire « qui brille brille ».

Publique pour lutter contre l'esclavagisme arabe et maintenir l'ordre et la discipline. Certaines régions n'avaient pas encore connu l'esclavagisme, mais elles risquaient de le vivre. Des villages entiers étaient décimés et les hommes emmenés pour être vendus comme esclaves. On ne pouvait lutter contre les armes à feu utilisées par les esclavagistes et d'autres chefs devenus leurs alliés. La Force Publique, formée d'abord d'Africains recrutés à Zanzibar ou sur la côte du golfe de Guinée, puis de volontaires « *bangala* » à la tête de laquelle se retrouvaient des officiers blancs, finit par avoir raison de ce fléau, réunissant du coup tous les villages en un pays entier. Un rapport du Gouverneur général Wahis, adressé en 1900 au Roi Souverain – le roi Léopold II –, dit : « Le souci constant du gouvernement est d'élever progressivement le niveau moral et matériel du soldat indigène (...) et d'inculquer aux soldats les notions d'une morale supérieure en leur inspirant notamment le respect de la personne et de la liberté d'autrui⁴ » ; le soldat de l'époque avait donc une mission bien définie. Plus tard, cette discipline devait se désagréger, certainement sous l'instigation du génie maléfique.

⁴ *Histoire du Congo* – tome II, *L'État indépendant du Congo (1885-1908)*, p. 127.

L'anthropophagie sévissait malheureusement dans certaines contrées ; aussi, dès leur retour dans leurs villages, les soldats devenaient des propagateurs de l'ordre. L'administration coloniale dut aussi réglementer le déplacement des noirs pour éviter l'exode massif des villageois vers les villes : tout déplacement devait être requis et consigné dans le livret d'identité que devait obligatoirement porter tout indigène.

Sous l'emprise du génie maléfique

L'esclavagisme fut aboli dans toute la colonie et les esclaves du roi Ntambwe devinrent des hommes libres, faisant partie du clan de leur ancien maître. Le souverain garda son titre honorifique de roi, débarrassé du despotisme. Nkashama, lui, devint chef de secteur ou de circonscription indigène. Son intégrité avait été reconnue aussi bien par les nouvelles autorités coloniales que par la population indigène. Ses enfants – tout comme ceux du roi Ntambwe – purent être admis dans des internats d'État pour y recevoir un enseignement gratuit, bien que cela fût encore sommaire, ne dépassant pas les études primaires.

Le domaine du génie maléfique devint un parc national où les gorilles de montagne durent même être protégés contre l'abattage (leurs os, portés par un bébé, étaient censés lui donner sa force) ou leur capture pour alimenter des zoos étrangers. Le lac s'assécha et les hippopotames se répandirent dans les rivières à nouveau gonflées par les eaux de pluie et leurs sources. Les richesses minières accumulées disparurent pour réapparaître dans divers endroits du pays – au point que ce dernier fut taxé plus tard de scandale géologique, suscitant la convoitise de certaines sociétés étrangères et plus tard de certains fils du pays titillés par la magie du génie maléfique. Que la population continue de croupir dans la misère, cela ne les concernait pas pourvu qu'ils s'enrichissent et deviennent millionnaires voire milliardaires. C'est ainsi que naîtront des domaines dignes des célébrités de Hollywood, avec piscine, terrain de tennis, plantation, élevage, étang rempli de poissons... la classe des nouveaux barons africains. Pour eux, rien ne comptera, pas même l'électorat qui les aura portés au pouvoir, pourvu que leurs poches soient bien garnies. La souffrance du peuple ne les intéressera pas, ce qui sera vraiment dommageable pour le pays : l'ombre du génie maléfique y tenait.

Les nuages protégeant le sommet de la colline – domaine du génie maléfique – existent toujours. Ce

dernier disparut, foudroyé par la foudre produite par un éclair suivi d'un violent coup de tonnerre, vengeance du dieu de la pluie. Toutefois, son ombre continue de planer sur la région et même sur la nouvelle colonie, provoquant souvent des mésententes entre les populations. Les descendants du fils Ntambwe, chez qui l'on perçoit l'ombre du génie maléfique, et les enfants Nkashama, protégés par celle de la fée, bien qu'ayant été sur les bancs de l'école, manifestaient sournoisement, de temps en temps, les caractères hérités de leurs ancêtres : l'orgueil et la méchanceté chez les premiers, la bonté et la serviabilité chez les seconds. On peut d'ailleurs facilement les reconnaître aujourd'hui à leurs caractères, même s'ils portent des noms différents.

Vantardises

Admis dans un internat, le fils Ntambwe, digne descendant de la lignée de ses ancêtres, continua à manifester son orgueil et son arrogance, tandis que son jeune frère Nkashama, de caractère différent, était toujours prêt à rendre service.

Le premier se moquait d'autres garçons à cause de la signification de leurs noms. On retrouvait dans l'internat des « Makala » (charbon de bois), « Moto »

(feu), « Nzungu » (marmite), « Loso » (riz), « Mafuta » (huile), « Madesu » (haricot), « Saka-Saka » (feuilles de manioc), « Niama » (viande), « Matungulu » (oignons), « Pili-pili » (piment)... « Aïe ! Aïe ! Comme j'ai faim ! », disait-il. « Je vais me préparer de quoi manger. » Il en profitait pour imiter la préparation de nourriture avec la signification de leurs noms : « Apportez-moi des braises et du feu et ensuite des marmites pour la préparation de riz, de la viande... ». Il riait comme tant d'autres garçons curieux.

Il se vantait de tout connaître et de faire mieux que n'importe quel autre garçon. Il ne permettait jamais à son petit frère Nkashama de donner une version contraire à la sienne.

Un jour, le groupe de garçons dont il se moquait constamment le mirent au défi de pouvoir faire mieux qu'eux dans une drôle de compétition dont ils se réservaient le droit de révéler la teneur par la suite. Son petit frère lui conseilla de ne pas y répondre avant de connaître l'objet de la compétition. Il ne l'écouta pas et, rejetant son sage conseil, il accepta le défi. Un cercle de curieux se forma aussitôt autour des antagonistes. L'un d'eux fit alors part du défi : il s'agissait d'atteindre le plus grand nombre de pets, le minimum étant cinquante. C'était bizarre et même

rigolo comme compétition. Il voulut refuser mais son orgueil ne put s'y résoudre. Il demanda à son adversaire de débiter pour voir ainsi comment faire pour le copier ensuite. Son adversaire devait être champion de cette curieuse compétition car, chaque fois qu'il s'administrerait dix coups de poing dans les fesses, il s'ensuivait une série de pets. Cela se poursuivit jusqu'à atteindre le nombre de cinquante. La foule des curieux comptait à haute voix. C'était maintenant au tour de Ntambwe. Il crut qu'en faisant de même que son adversaire, il obtiendrait le même résultat. Mais hélas ! Il avait beau s'administrer des coups de poing dans les fesses, aucun pet n'en sortait et la foule de curieux riait de plus en plus.

Au lieu que cela lui serve de leçon, il accepta un autre défi : il s'agissait d'imiter un singe en sautant d'une branche d'arbre à une autre, d'un autre arbre. C'était à lui que revenait le choix des arbres : manguier, acajou ou tamarin. Il y en avait en suffisance dans l'enceinte de l'internat. Il fit le tour des arbres pour en choisir deux, très proches l'un de l'autre et pas très hauts. Puis il demanda, une fois de plus, à son adversaire d'ouvrir la compétition. Ce dernier grimpa sur un arbre et sauta d'une branche à l'autre de l'arbre voisin, s'offrant même le luxe de cueillir deux noix d'acajou, l'une pour lui et l'autre pour son adversaire. C'était maintenant au tour de

notre jeune orgueilleux. Il grimpa dans l'arbre et sauta d'une branche à l'autre. Mais celle-ci se cassa sous son poids et l'entraîna dans sa chute. Il perdit connaissance, ce qui fit fuir les nombreux curieux qui le crurent mort. Transporté d'urgence à l'infirmierie de l'internat, il reprit ses esprits et l'infirmier ne constata qu'une foulure du bras gauche et une égratignure à la figure. Il l'avait échappé belle : heureusement que son choix avait porté sur des arbres pas très hauts.

Cela aurait dû freiner sa vantardise mais, après sa guérison, son orgueil reprit peu à peu le dessus, sauf qu'il se jura de ne plus accepter un défi sans le connaître à l'avance – comme son petit frère le lui avait conseillé. Ce sont là deux exemples – vraiment stupides – de son caractère qui, d'ailleurs, lui fit connaître d'autres désagréments.

Ainsi, par exemple, il « shootait » tout ce qui se trouvait sur son passage. Un jour, ses ennemis lui lancèrent une boule métallique peinte en ballon de football, lui criant de leur renvoyer la balle. Ils devinaient qu'il ne la ramasserait pas mais la « shooterait » plutôt. C'est ce qu'il fit, croyant que c'était un vrai ballon. Mal lui en prit. Il se retrouva avec un pied plâtré.

Devenu amoindri et boiteux, il n'était plus en mesure de chasser un vieux mendiant qui, chaque

jour, après le repas de midi des internes, venait fouiller la poubelle du réfectoire pour y dénicher de quoi calmer son estomac. À toute question qu'on lui posait, le vieil homme répondait invariablement « *nzala i mona* » (j'ai faim). Mais chaque fois que Ntambwe le voyait, il le chassait sans ménagement. Nkashama et ses amis avaient vraiment pitié du vieillard et devaient user de mille subterfuges pour parvenir à l'aider. Ils profitèrent donc de cette immobilisation providentielle pour aider le vieil homme qui, par ailleurs, marchait difficilement, ses pieds étant fort enflés, à cause de l'éléphantiasis sans doute. Rien qu'à le voir marcher, on avait vraiment pitié de lui. Avec un pied plâtré, Ntambwe n'était plus en mesure de jouer son rôle de méchant.

Pour agir de la sorte, on sentait qu'il était devenu une proie facile pour le génie maléfique.

Parcours croisés

Les études terminées, les deux frères furent engagés dans l'administration coloniale et affectés dans deux services différents : l'un au Territoire et l'autre au District.

Nkashama se révéla être au service de ses semblables, toujours prêt à rendre service, tandis que

son frère aîné agissait différemment : il flattait ses chefs blancs et se montrait intransigeant envers ses semblables.

Tous deux se marièrent et eurent beaucoup d'enfants. C'était facile à comprendre : l'administration coloniale accordait des allocations familiales allant jusqu'à dépasser les salaires mensuels. Les agents, aussi bien de l'administration que des grandes sociétés, ne lésinaient pas sur le nombre d'enfants à naître : le plus grand nombre possible, de manière à faciliter les fins de mois.

Les enfants de Ntambwe et ceux de Nkashama avaient les mêmes caractères héréditaires que leurs pères. Ces descendants devinrent si nombreux qu'ils profitèrent des nouveaux modes de transport pour s'éparpiller à travers tout le pays : les Ntambwe voulaient le pouvoir – à tout prix – pour leur enrichissement et les Nkashama songeaient non seulement à leur propre bonheur mais aussi à celui de la population. C'était là ce qui les différençait.

Pendant la colonisation, les colonisateurs ne se contentèrent pas seulement de réunir et d'administrer la mosaïque des villages, ils créèrent des villes et des cités indigènes, des routes, des voies navigables, des chemins de fer... Les déplacements se firent plus confortables : voitures, bus, camionnettes et camions, cabines de bateaux et wagons de chemin

de fer... Des écoles furent créées jusque dans les coins reculés, dispensant le savoir ; des églises et des temples furent construits, pour prêcher la bonne nouvelle et l'amour du prochain. « *Bantu kabasu babu* » (Les hommes n'aiment pas les leurs), prêchaient les premiers pasteurs anglicans devant les luttes fratricides que se livraient alors les peuplades. Les commerçants, de leur côté, ouvrirent un peu partout des boutiques, des fabriques et des magasins, en commençant par faire du troc : ils échangeaient leurs marchandises contre, par exemple, des défenses d'éléphants en ivoire, en attendant que la nouvelle monnaie soit connue et répandue partout dans le pays.

Tout cela semblait bien beau ; mais l'ombre du génie maléfique était omniprésente, partout dans le pays, alors même que la fée, de son côté, continuait de rôder dans les environs, attendant de voir une âme charitable qui saurait faire passer le bonheur de ses concitoyens avant le sien. Quant au dieu de la pluie, il tenait sa promesse : la pluie ne tarissait plus, au point que certaines régions vivaient dans l'angoisse des inondations.

À côté des caractères bien définis dans les lignées de Ntambwe et Nkashama, il s'en manifestait aussi une multitude d'autres, descendants des lignées des deux sœurs, filles du chef Nkashama. Elles s'étaient

mariées et avaient eu elles aussi de nombreux enfants qui avaient le caractère héréditaire de leurs pères.

L'étrange secret de Pili-pili

Pendant la Première Guerre mondiale, des régiments de soldats de la Force Publique furent envoyés dans l'Est pour combattre l'armée des colonisateurs allemands des colonies du Tanganyika et du Ruanda-Urundi. À leur retour, un soldat nommé Pili-pili (piment) revint avec un étrange petit colis bien emballé et bien ficelé. Il s'était juré d'en réserver la primeur à sa famille, restée au village. La démobilisation traînait et ses amis le taquinaient constamment pour connaître le contenu de son colis. Il ne s'en séparait jamais, disant chaque fois qu'il s'agissait d'une « soze précieux » (chose précieuse). Cela ne faisait qu'aiguïser la curiosité. Quel était le contenu de ce colis dont Pili-pili ne se séparait jamais, préférant le porter sur lui pour ne pas le perdre ? Il le répétait : il ne l'ouvrirait que dans son village, en présence de sa famille réunie. Seulement le colis commençait à dégager une odeur fétide. Qu'à cela ne tienne, il ne l'ouvrirait que devant sa famille restée au village : c'était un souvenir ramené de la guerre contre les Allemands. L'odeur s'amplifiant, il

finir par être obligé de l'ouvrir enfin devant un cercle d'amis. Mais il raconta d'abord l'histoire du colis. Durant la guerre, il était parvenu à couper l'oreille d'un ennemi et, chose bizarre, elle s'était mise à frétiller et à courir d'un coin à l'autre. Il s'était abattu sur elle, la renfermant soigneusement. Il voulait que sa famille voie le spectacle que cela représentait ; c'était là son souvenir de la guerre. Le paquet fut enfin ouvert. Quelle déception pour Pili-pili ! L'oreille ne frétillait plus ; bien au contraire, elle était pourrie et dégageait une odeur répugnante. Il lui fallut s'en séparer et jeter un paquet devenu un amas de pourriture.

Les exigences de la coutume

« Sans chemin de fer Matadi-Léopoldville, le Congo ne vaut pas un penny⁵. » Le chemin de fer construit, il permit la suppression du portage et le développement rapide du Bas-Congo. Un commerçant villageois s'éreintait à cultiver ses champs et à transporter, par chemin de fer, ses produits des champs pour les vendre au marché de Léopoldville. Chaque fois qu'il revenait au village, il

⁵ Dixit le roi Léopold II.

ramenait des produits manufacturés à vendre dans le village et dans les environs. À la mendicité de certains membres de sa famille, il répondait invariablement « *mbongo pasi* » (l'argent est difficile à avoir) – au point que certains lui en firent un surnom. Ses « *ngwankazi* » (oncles maternels) se montraient davantage mécontents de ses réponses, toujours les mêmes, et se promirent de l'attendre au tournant, car ils ne pouvaient digérer le refus d'un « *nkazi* » (neveu) à leur venir en aide.

De son côté, il parvint un jour à se construire ou à s'acheter, avec ses économies, une maison à la cité indigène de Léopoldville pour y loger sa famille, permettant ainsi à ses enfants d'y poursuivre une meilleure scolarisation. Son fils se révéla même brillant dans ses études primaires. Mbongo pasi arriva aussi à s'acheter un camion d'occasion, très utile pour son commerce et ses va-et-vient du village à la ville de Léopoldville. C'en était trop pour la jalousie des *ngwankazi*. Manipulés par malice ou par de puissants gri-gris obtenus grâce à l'esprit du génie maléfique, ils provoquèrent un accident du camion. Mbongo pasi y perdit la vie.

Alors même que sa dépouille mortelle venait d'être transportée à sa demeure de Léopoldville, les *ngwankazi* étaient déjà là, venus du village pour prendre possession des biens de Mbongo pasi, leur

nkazi. La femme et les enfants en pleurs devaient être expulsés de la maison qui devenait ainsi leur propriété. Le génie maléfique ricanait de satisfaction dans son ombre, pendant que le défunt pleurait dans sa tombe : avoir trimé si dur pour arriver à une telle débâcle ! Sa femme et ses enfants devenaient des clochards sans toit pour dormir. Les ngwankazi allaient s'occuper – seuls – de l'enterrement et du deuil de leur nkazi. Quant à la famille du défunt, c'était l'affaire d'autres ngwankazi et non la leur. L'administration coloniale s'avoua impuissante devant le droit coutumier. Elle ne put que faire admettre gratuitement l'aîné – un garçon – dans un internat d'État. La femme en deuil rejoignit son village avec ses deux plus jeunes enfants. Une coutume barbare contre laquelle devaient lutter les colonisateurs. Ainsi, par exemple, le deuxième enfant était une fille et aucun ngwankazi ne se manifestait pour l'accueillir et s'en occuper. Mais quand elle aurait grandi, les ngwankazi apparaîtraient, comme par enchantement, pour exiger que la dot leur revienne. Incroyable mais vrai. Les parents travaillent dur pour assurer l'avenir de leurs enfants, alors que, selon le droit coutumier, ceux-ci appartiennent en réalité aux ngwankazi. On aurait souhaité voir venir la fée avec ses calebasses magiques contenant des abeilles agressives qui auraient fait fuir

les ngwankazi ; mais l'heure de la fée n'était pas encore arrivée.

Un cas identique survint à un nkazi plus malin qui, sentant sa mort proche, griffonna dans un cahier ses dernières volontés et dicta à son épouse ce qu'elle devait faire à sa mort. Lorsque celle-ci survint, les ngwankazi vinrent pour hériter de ses biens, sans s'occuper de l'épouse ni des enfants. La dépouille mortelle se trouvait encore exposée dans le salon de la maison. La veuve sortit le cahier contenant les dernières volontés de son défunt mari. Chaque ngwankazi en prenait connaissance puis sortait de la maison et disparaissait pour ne plus revenir. Les funérailles purent être organisées tranquillement et la veuve et les enfants restèrent dans la maison familiale. Après le deuil, des amis furent curieux de connaître le contenu des volontés du défunt – qui avaient fait fuir les oncles maternels. Le testament léguait tous les biens, en ce compris la maison, aux enfants et ajoutait expressément à l'intention des oncles : si une personne osait prendre ne fût-ce qu'une cuillère, la nuit même le mort viendrait, par fantôme interposé, la prendre pour qu'elle le rejoigne dans la tombe. Superstitieux comme ils l'étaient, aucun oncle maternel n'osa prendre quoi que ce soit de peur de mourir ensuite. Ils préférèrent donc rentrer bredouilles et laisser tomber les exigences de

la coutume plutôt que de risquer la mort. Adieu la coutume...

Pourtant, il se produisit encore un autre cas dans le ciel katangais où habitait, depuis de nombreuses années, un riche homme d'affaires kasaien marié à trois épouses d'âge différent, la dernière – sa favorite – étant dans la fleur de l'âge. Un jour, la mort l'emporta tandis que ses enfants poursuivaient leurs études secondaires et universitaires à Kinshasa. Le corps fut embaumé, en attendant l'arrivée non seulement de ses enfants mais aussi des membres de la famille venus du Kasai. À leur arrivée, ces derniers confisquèrent les clés de toutes ses maisons, se disputant les biens matériels et se permettant même de frapper les épouses sous prétexte qu'elles avaient trop profité des richesses de leur défunt frère. Alors que la dépouille se trouvait encore exposée sur un lit luxueux, ils se mirent à se partager tous ses biens, allant jusqu'au lit et à la favorite qui partageait la couche du défunt. Les deux autres épouses furent jugées trop vieilles pour être convoitées. Heureusement, de son vivant, l'époux avait acheté et remis à chaque épouse une maison enregistrée avec le titre de propriété à leur nom. Les oncles voulurent les dépouiller de leur bien immobilier mais la justice intervint en faveur des épouses. La favorite refusa

d'être héritée par un inconnu. Les enfants, quant à eux, n'héritèrent d'aucun bien de leur père.

Toujours l'ombre du génie maléfique

Le génie maléfique, toujours assoiffé de méchancetés, poursuivait sa route pour s'arrêter dans d'autres régions – non protégées par la fée – et y provoquer encore d'autres déconvenues. Puisqu'il avait été éliminé de la terre par la foudre, il tenait toujours à ce que ce soit par elle qu'il arrive à ses fins. Il inspira les féticheurs d'une région pour éliminer à leur tour, par ce même procédé, des ennemis éventuels de leurs clients. Ils devaient, pour cela, s'installer sur une colline avec des tambourins, psalmodier et invoquer le génie maléfique. Le ciel s'assombrissait et la foudre tonnait, même sans pluie, pour atteindre la personne visée. Ainsi, par exemple, une famille était en train de manger à table, la foudre éclatait et, comme par envoûtement, perçait la toiture pour s'abattre seulement sur le père de famille choisi par le génie maléfique. Pluie ou pas pluie, la foudre atteignait son objectif.

Le génie maléfique allait encore aider les « *nganga* » (féticheurs) à frapper de maladies et de douleurs leurs ennemis. Il leur suffisait pour cela de

façonner des statuettes représentant les victimes et de les piquer avec des aiguilles aux endroits où ils voulaient voir distribuer des maladies ou des douleurs. C'est ainsi que la personne désignée était contrainte de se tordre de douleur aux endroits piqués. Bien sûr, des incantations étaient faites au génie maléfique pour la réussite des mauvais sorts. Les nganga pouvaient aller loin mais ils hésitaient à le faire et à provoquer la mort de leurs ennemis. Ils préféraient les voir se tordre de douleur, aux endroits choisis par eux, plutôt que de les faire périr.

Quant au génie maléfique, il insistait pour qu'un féticheur aille jusqu'à susciter l'élimination physique des ennemis. Un bassin d'eau et un miroir étaient nécessaires pour ce faire. L'ennemi était visible dans le miroir et il suffisait de piquer son cœur, pour que l'eau devienne rouge de sang. La personne mourait étrangement. Cette solution présentait beaucoup de risques car, si la personne disposait de puissantes protections, comme celles de la fée, le sort pouvait être inversé : le nganga risquait de perdre lui-même la vie.

Un maléfice persistant

Les agissements de certains hommes politiques prouvent à suffisance que l'ombre du génie maléfique continue à planer au centre de l'Afrique, après avoir semé la zizanie un peu partout sur le continent. Devant le pouvoir, l'argent, l'orgueil, la vanité et même l'intolérance politique, le frère devient un loup, prêt à dévorer ses amis et ses frères. Voyez ce qui se passe un peu partout en Afrique. Alors que c'est le peuple – souverain primaire – qui détient le pouvoir réel, les dirigeants et les hommes politiques le lui confisquent. L'impossible devient réalité.

En République Démocratique du Congo, les élections présidentielles et législatives donnent au génie maléfique l'occasion de renforcer sa présence sur les lieux mêmes. Deux clans vont devoir s'affronter : les Ntambwe, qui ne pensent qu'à leur bien-être personnel en voulant s'enrichir honteusement au détriment d'une population déjà pauvre comme Job, et les Nkashama, qui pensent plutôt au bien-être de la population et désirent réellement la sortir de la misère où elle se trouve plongée.

L'affrontement ne date pas d'aujourd'hui. Dès avant l'indépendance du pays et même après, les Nkashama n'eurent aucune peine à se faire élire, tant

ils étaient connus pour leur bonté et leur serviabilité ; tandis que les Ntambwe durent adhérer à un parti – affublé du nom de « *Pene pene na mondele* » (près du blanc) – pour recevoir une aide financière des colonisateurs et distribuer des dons auprès d'un électorat non préparé à jouer son rôle d'arbitre. Le génie maléfique poursuivait son œuvre tandis que la fée attendait de voir surgir des personnes qui penseraient plus au bonheur de la population qu'au leur.

Les Ntambwe, qui flattaient les colonisateurs, veulent maintenant prendre leur revanche : arrogants dans tous leurs actes, ils tiennent à tout prix à faire sentir à leur entourage qu'ils sont devenus des chefs et qu'ils s'attendent à ce que les autres fassent ce qu'eux-mêmes faisaient, c'est-à-dire des courbettes. Ils tiennent au pouvoir et, comme un alcoolique s'accroche à la boisson, ils ne peuvent plus s'en passer. Pour être élus, ils promettent des choses irréalisables, par des discours « terre à terre », sans aucun programme.

Les Nkashama sont restés fidèles à eux-mêmes : toujours serviables, surtout envers leurs électeurs, grâce à qui ils occupent leurs fonctions actuelles. On les voit pendant les vacances parlementaires se pencher sur les misères de la population qui n'arrive

plus à manger trois repas par jour, le pays s'enfonçant de plus en plus dans la pauvreté.

Le génie maléfique a bien réussi son coup, pendant plus de cinquante ans. Les agents, fonctionnaires et dirigeants administratifs – en conformité avec leur statut – devraient rester neutres et ne pas se mêler ni prêter leur concours à des mouvements politiques, quels qu'ils soient. Cela leur éviterait de devenir eux-mêmes des propagateurs des activités politiques, avec le risque de ne plus préserver ni renforcer la confiance du peuple envers l'État. Pourquoi ne demandent-ils pas leur mise en disponibilité pour se lancer ouvertement, corps et âme, dans la défense des intérêts de leur parti ? C'est que l'esprit du génie maléfique se montre très actif et, si l'on n'y prend garde, l'on assistera bientôt à la résurgence des tours de Babel un peu partout, pendant que les frères d'aujourd'hui deviendront des ennemis de demain et les ennemis d'hier, des frères d'aujourd'hui. Lors des élections de 2006, ceux qui se combattaient hier ne sont-ils pas devenus des frères, et les frères d'hier ne sont-ils pas devenus des ennemis en politique ?

Cela se passait aussi bien avant. Des frères de sang – issus d'un ancêtre commun, comme dans les villages du défunt chef de groupement Kapepula – se mirent à traquer, sur leurs terres, leurs propres frères, confisquant leurs biens matériels et jusqu'à

leurs épouses, pourtant des cousines lointaines. Le grand chef Kapepula n'aurait jamais agi ainsi : séparer des êtres qui s'aimaient, même de leurs enfants. Les pleurs et les souffrances des frères chassés des villages – qu'ils occupaient depuis des décennies – ne purent fléchir les cœurs des bourreaux. L'ombre du génie maléfique couvrait la région, rendant les cœurs insensibles à la douleur d'autrui, fût-il un frère.

Les Ntambwe comptent sur les appuis de leurs amis pour continuer à tromper l'électorat avec des dons et des promesses irréalisables. « Nous offrons un don de 500 000 dollars américains pour... » Est-ce leur argent propre ou celui provenant des caisses de l'État ? Aucun budget urbain, provincial ou national ne prévoit une telle magnanimité. Et dire que, dans presque tous les discours politiques, l'on entend régulièrement parler de « bonne gouvernance », de « tolérance zéro », de « transparence »... sans que cela soit respecté, à n'importe quel échelon. On ne peut gérer un bien public comme un bien privé. Les assemblées nationale et provinciales le savent fort bien ; elles savent aussi qu'aucune dépense aussi importante ne peut se faire en dehors du budget voté par elles, à moins de soumettre une proposition de révision appelée « collectif budgétaire ». Alors, pourquoi ne réagissent-elles pas ? L'esprit du génie

maléfique est devenu si puissant qu'un maire se permet de sortir d'importantes sommes d'argent au prétexte de réaliser une construction en dehors de tout bon sens et de toute légalité à côté d'une voie principale fréquentée par les autorités du pays. Celles-ci le constatent et le peuple le voit aussi chaque jour, sans réagir. Le génie maléfique a plus d'un tour dans son sac et l'on peut conclure qu'il existerait « une classe d'intouchables » ou que l'ombre du génie est projetée au-devant de certaines autorités. Sinon, pourquoi – pour ces « intouchables » et pour ces autorités – un passant ne peut-il même pas s'arrêter sur la route en face de leurs luxueuses résidences sans encourir les foudres des militaires affectés à leur protection ? Alors que, pour les paisibles résidents, l'on se permet de tout faire au-devant de leurs résidences : les trottoirs appartiennent soi-disant à l'État qui y construit des fosses septiques, des WC et des urinoirs publics, des dépotoirs et des parkings publics. Jamais les élus n'accepteraient cela devant leur propre domicile. Des questions de santé et d'hygiène seraient vite invoquées en leur faveur. Que le petit peuple en souffre, cela ne les touche pas. Deux poids deux mesures, telle est la volonté du génie maléfique, par les Ntambwe interposés.

Les Nkashama, eux, recherchent la meilleure voie pour s'affirmer et ouvrir les yeux d'un souverain primaire, encore endormi. Ils sont confiants en son jugement et savent pertinemment qu'il n'ignore pas l'amour qu'ils lui portent.

La date des élections approche. Qui des deux camps va l'emporter ? Les états-majors sont mis en place. Le peuple sera seul juge, pourvu qu'on lui laisse la liberté de la parole et de choix des candidats. Le pouvoir doit revenir au peuple et tout rentrera dans l'ordre, afin de permettre à chacun de voter en son âme et conscience.

La fée n'a pas dit son dernier mot

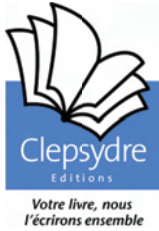
La fée – l'envoyée de Mvidi Mukulu – attend de voir les Nkashama à l'œuvre. S'il se confirme qu'ils ont vraiment le cœur pur et bon, pour ne penser qu'au bien-être du peuple, elle ne manquera pas de leur remettre ses calebasses magiques qui ouvriront réellement les yeux de l'électorat, lui permettant un choix judicieux. Ce ne sont pas ceux qui disent « Seigneur, Seigneur » qui entreront au Royaume des cieux – pas plus que ceux qui clament partout qu'ils réaliseront des miracles quand ils seront les élus de

demain, mais ceux qui auront démontré le vrai amour de l'électorat et présenteront de vrais programmes de lutte contre la pauvreté. Ce ne sont pas non plus des dons en nature et en argent, suivis de fausses promesses pour endormir l'électorat – un électorat savamment appauvri – qui feront les élus de demain. Puissent les électeurs garder les pieds sur terre, prendre les dons sans pour autant vendre leur conscience et s'engager sur la voie d'élections libres et démocratiques, sans tribalisme ni régionalisme.

Le peuple a trop souffert et il est vraiment temps de choisir des élus qui, avec l'aide des calebasses magiques, redresseront l'économie du pays pour en faire profiter non leurs poches, mais le peuple qui continue de souffrir et de patauger dans la misère. Ceux qui présenteront de vrais programmes de redressement, basés sur un diagnostic sans complaisance, seront sûrs d'obtenir la bénédiction de Mvidi Mukulu, qui leur enverra la fée avec ses calebasses magiques. Le règne des « Excellences » sans aucun programme d'avenir, qui ne connaissent même pas l'état des lieux des départements dont ils héritent, doit prendre fin. À leur entrée en fonction, il leur faudrait d'abord établir un diagnostic, pour pouvoir prendre des mesures adéquates de redressement.

Les calabasses magiques

Souhaitons que les politiciens changent leur fusil d'épaule pour mériter les calabasses magiques qui permettront au peuple d'entrevoir une vie meilleure.



Parus chez le même éditeur.
Les ouvrages signalés par un
astérisque ont été réalisés à
partir d'interviews.

L'art d'entreprendre

- Des sources et des hommes (Spadel) *
- L'or blanc d'Harmignies (CBR) *
- Du charbon et des hommes (Espérance et Bonne Fortune) *
- Notre famille (Jo Grade – La brasserie de Mt-St-Guibert) *
- Hors des sentiers battus – Du Kivu à Walibi (E. Meeùs) *
- De Bagdad à Douala (Francis Dauvin)
- Profession libraire (Paul Beauvois)
- Ma vie, un rude combat (Paul Louis Kabasubabo)

Action citoyenne ou politique

- L. Falkenstein, pionnier de la réconciliation-judéo-allemande
(August Hanz)

Petite et grande histoire

- Quarante-cinq ans au Kivu (X. Dierckx et L. Croegaert)
- Journal d'une rébellion – Les Mulelistes (C. Kharkevitch)
- « Maji Mulele maji » – Les fusils ne crachent que de l'eau (C. Adam)
- « 48 » – Mémoires magyars (Georges Lázár) *
- Des chênes aux marronniers (Duiliu C. Zamfirescu)
- Il était une fois l'Île des Roses (Elisa Franco-Hasson) *
- Vita vissuta (M^{is} Antonio Ferrante di Ruffano) *
- Souvenirs d'un enfant juif devenu grand-père (Simon Mel)

Plus que la vie (Charles Lerner) *
Du Paradis à l'Enfer (Stella Hasson)
Des ténèbres au soleil (Alice Tarica-Israël) *
Une part de notre humanité (Julek Bar) *
Des lendemains de paix et de liberté (L. Bischops-Poverman)

Chronique familiale

L'Argentine (C^{tesse} I.-G. Du Monceau de Bergendal) *
Les enfants du château (Colette de Thomaz)
Sous les ombrages de Lombise (C^{tesse} R.-V. Carton de Wiart) *
Origines et généalogie de la famille Cartuyvels (J.-P. Cartuyvels)
Deux visages, un regard (Elisabeth Dispaux) *
Des racines où puiser (Louis Hardy) *
Carnet de souvenirs et d'Espoirs (Paul Coomans de Brachène)
Souvenirs de nos années trente (Paul Beauvois)
Mémoires du temps - Un lion sans frontières (J. Van Peteghem)
Légendes et vérités - Baron van de Werve et de Schilde
(Y. van de Werve de Vorskelaer)
De terres brabançonnnes à celles du Congo belge (V^{cte} Hubert Jolly) *

Roman

La lune est-elle habitée ? (Paul Louis Kabasubabo)
Elongi-sanza se choisit un mari (Paul Louis Kabasubabo)
Ti t'appelles Aïcha, pas Jouzifine (Mina Oualldhadj)
Morristown (Jean Devos)

Découverte

Les fondateurs de cuivre du Katanga
(I. Liesenborghs, A. Vleurinck, M. de Schlippe)
Komodo, Dragon Island (G.E.P. Collins)

**« Tu devrais écrire un livre »,
vous disent vos amis...**

Transmettre l'histoire de votre famille ou celle de votre entreprise, le fruit de votre expérience ou de vos réflexions...

Une idée folle ? Peut-être pas.

À partir d'interviews ou de manuscrits, nous réalisons votre projet en vue de son édition en tirage réduit pour vos proches, vos amis ou vos relations.

Editions Clepsydre
Rue Al' Gaille, 9
1400 Nivelles (Belgique)
Tél. : +32 (0)67 21 14 66
www.clepsydre.be

Uitgeverij Sherazade
Jan Verpeyenstraat, 7
9000 Gent (België)
Tél. : +32 (0)9 285 94 80
www.sherazade.be

Éditions Clepsydre
Rue Al' Gaille, 9
1400 Nivelles (Belgique)

Tél. +32 (0)67 21 14 66
www.clepsydre.be (en français)
www.sherazade.be (in het Nederlands)

© 2011 Paul Louis Kabasubabo Koni

Dépôt légal (Bruxelles) : septembre 2011
N° D/2011/8166/4